

## Retour au 35 avec Fernand

Jean Monsigny m'appela pour travailler à ses côtés deux mois de suite ! Sur un vrai film ! Un long métrage de Gérard Mordillat : *Fucking Fernand*. Stephan Films était dirigé par deux femmes, les sœurs Belmont. Linda Gutenberg, productrice et directrice de production, et Véra Belmont, productrice et réalisatrice. Je pris rendez-vous avec Linda, pour parler gros sous ! Dans un bureau haut perché près de Saint-Philippe-du-Roule, avenue Franklin Roosevelt, je la rencontrai pour la première fois. En fait, notre conversation ne s'attarda pas sur le salaire que j'allais recevoir, car les dés étant préalablement jetés, il me fallait accepter ou refuser. Sans nul doute, des anciens, férus de syndicalisme, auraient crié au scandale. Une fois de plus, j'aurais pu être affublé du nom de traître, de lâcheur, de jaune. Le forfait que Linda me réservait n'avait rien de conventionnel, mais sa façon de me proposer de coopérer à son film ne fut pas pour me déplaire. Le tarif de 6 300 francs brut, pour 48 h par semaine, me ramenait quelque temps en arrière. Un accord, un peu bancal, prévoyait de nous payer les heures supplémentaires, en participation. Elles comprenaient les majorations de nuit et celles dues au travail des samedis. Cette participation serait reversée à la sortie du film, au-delà de 350 000 entrées, elle représentait la somme de 5 250 francs. Ensuite, à chaque palier de 100 000 entrées de plus, la même somme nous reviendrait. Cet affreux calcul alambiqué renforçait et confirmait mon aversion pour les chiffres ! Il valait mieux que je ne prévois rien de plus, mais plutôt que je considère que du 4 mai au 6 juillet, j'allais travailler avec Jean Monsigny, cela me suffisait pour accepter la proposition. L'originalité fantastique de mon interlocutrice fut également pour beaucoup dans ma décision. Nous allions nous entendre, et plus que cela, Linda fera preuve de fidélité et de mansuétude à mon égard, malgré des circonstances pas faciles qui se présenteront en d'autres temps. La convention et le Code du travail n'avaient pas la meilleure place sur ses étagères, mais sa parole donnée fut extrêmement plus importante que tous les écrits. Nos échanges se scelleront par une amitié professionnelle réciproque, franche et directe. Je signais donc, sans regret, ce contrat avec Stephan Films.

Tout au long du tournage, je ferai des rencontres assez exceptionnelles, avec des personnes intéressantes qui émailleront le film de leur amour du métier. Autour de Gérard, notre réalisateur, une troupe d'assistants le secondait. Le premier était Angelo Pastore, italien, pas très grand, à la voix percutante, auréolée d'un bel accent. Son sourire charmeur s'accompagnait d'un don d'autorité naturelle qui lui faisait obtenir presque tout de tous ! À chaque instant, nous apprécierons son autorité mêlée à son bon caractère, ainsi que sa finesse de jugement. Dans les circonstances les plus tordues, il s'en sortait sans problème. Il apparaît au début du film, jouant l'un des aveugles de l'institut religieux. Avec lui, Suzel Galliard qui savait sortir de sa réserve, pour prévenir les catastrophes. Deux stagiaires complétaient cette équipe mise en scène. François Enginger, qui, malgré sa retenue naturelle, savait se faire entendre auprès des nombreux figurants, il sera plus tard à des postes de haute responsabilité dans la production. Il apparaît dans le film à la 31<sup>e</sup> minute, dans la rue, devant l'avis de recherche de Binet et une autre fois transformé par le maquillage. Et Marie Favreau, discrète elle aussi, participait à toute l'organisation du plateau, surtout en suivant les acteurs dans leur préparation. Elle jouera une silhouette, costumée en religieuse, et sera la victime d'un petit accident. Pour un plan, dans l'une des premières séquences, elle devait sonner la cloche du couvent qui avait été installée sur des murs du décor ; les Allemands arrivaient et elle devait donner l'alarme. Malheureusement, au moment où énergiquement elle actionnait la chaîne, devant la caméra, la cloche se décrocha, pour lui atterrir sur la tête ! Pauvre Marie ! On la reverra, dans le film, autrement apprêtée, à la 38<sup>e</sup> minute, dans la rue près de la statue du soldat. Enfin, dans cette équipe de réalisation, Prune, la scripte, de son vrai nom Marie-Thérèse Prunier, secondait avec vigilance Gérard, d'un œil exercé à la surveillance et à la maîtrise du moindre détail. Elle gardait toujours une position en retrait, pour ne pas empiéter sur le territoire de notre metteur en scène, mais elle savait se faire entendre au bon moment ; les comédiens lui faisaient tous une grande confiance.